JANOT,
CHEZ LE DEGRAISSEUR,
OU
A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON,
PROVERBE.

Repréſenté pour la premiere fois au Théâtre des Variétés amuſantes, le Lundi 18 Octobre 1779.

Par M. DORVIGNY.

Prix 1 liv. 4 ſ.

A AMSTERDAM.

Et ſe trouve A PARIS.

Chez la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

M. D. CC. LXX X.

ACTEURS.

JANOT.

SIMON, Maître Dégraiſſeur.

Madame SIMON.

LA COMTESSE.

Mademoiſelle COURTOIS, Femme de Chambre.

L'ABBÉ.

LE SUISSE.

LE CLERC.

PERRETTE, Fille de boutique de Simon.

La Scène eſt dans la boutique de Simon.

JANOT,

CHEZ LE DEGRAISSEUR.

Le Théâtre repréſente la boutique du Dégraiſſeur.

SCÈNE PREMIERE.

JANOT, PERRETTE.

JANOT.

COMMENT que c'eſt que vous dites donc ça, Mamzelle? Eſt-ce que vous n'voyez-t'y pas ben que c'eſt moi.

PERRETTE.

Oh! ma fine, ça s'peut ben que ça ſoye vous. Mais j'n'avons pas un brin de ſouvenance de vot'figure.

JANOT.

C'eſt pourtant ben la même avec quoi que je ſuis venu pour une veſte, l'aut'jour qui f'ſoit nuit, que vous étiez toute ſeule, où ce qui n'y avoit tout plein de... de cambouy deſſus.

PERRETTE.

Ah! je nous rappellons un tantinent; où ce que j'avions idée mêmement que c'étoit de...

JANOT.

Tout juſte. Pas vrai que vous y êtes à préſent?

PERRETTE.

Oui, oui. Oh ben! mais je l'avons fourée là avec les autres. L'Bourgeois eſt ſorti, mais quand y rentrera y commencera par les pus preſſées, & la vôtre paſſera à ſon tour.

JANOT.

Ah! jarny, l'pus preſſé c'eſt moi, qu'y faut que j'rende celle-la ce ſoir, que c'eſt ſa veſte des Dimanches, à Dodinet, qui m'a prêté.

PERRETTE.

Eh ben ! y ne faut pas encore crier. P't'être qu'elle ſera faite aujourd'hui. Acoutez, je v'nons juſtement d'acheter du ſavon, quand l'Bourgeois viendra, je l'y recommandrons qu'y ſe mette après tout de ſuite.

JANOT.

Ah ! Mamzelle, je vous remercierai ben, allez. Et ſi vous avez queuque fois, qu'eſt-ce qui ſait ? queuque maille d'échappée, vous n'avez qu'à venir à moi.

PERRETTE.

Vous êtes ben honnête. Eſt-ce que vous ſavez les reprendre ?

JANOT.

Oh ! pas par moi-même. Mais c'eſt que j'ai une Couſine, ſous vot'reſpect, au coin de la rue là, contre ſte fontaine qu'eſt ravaudeuſe. Ça fait que pour ce qui eſt d'une maille, voiez vous, ou ben d'un point d'aiguille, ça n'membarraſſe pas.

PERRETTE.

Tredame ! quand on a comme ça des talens dans une famille, c'eſt ben agréable.

JANOT.

Pas vrai, Mamzelle ? Eh ben ! ne vous en

faites pas de faute, allez, d'aiguilles, y en aura toujours cheux nous à votre ſervice, d'acier, ce qui y aura d'pus fin encore!

PERRETTE.

Ça n'eſt pas de refus. Auſſi quand vous aurez queuque tache, ſi vous y êtes ſujet, je vous demanderons la préférance.

JANOT.

Oh! ſujet, comme ça. Je ſuis aſſez prope deſſus moi. Mais ça vient queuque fois d'une fenêtre où ce qu'on paſſe, & puis on attrappe ça; vous ſentez ben... Ça dépend d'un gare-l'eau d'pus ou d'moins.

PERRETTE.

Comment! d'un gare-l'eau! & vous diſiez que c'étoit du cambouy.

JANOT.

Oh! cambouy ſi vous voulez. C'eſt ben en façon de cambouy, ſi non que... Oh! le Bourgeois aura ben reconnu tout de ſuite ce que c'étoit.

PERRETTE.

Pardine ſurement. Ces gens-là ſont au fait. Ah ça! mais, ne m'amuſez-pas plus long-tems, notre Maîtreſſe attend après le Savon; j'allons l'y recommander vote veſte.

JANOT.

C'eſt bon, Mamzelle. Moi, je vais faire un tour chez Dodinet, pour voir ſi y m'a trouvé une condition comme y m'a promis dans queuque boutique. Et pis je repaſſerai pour ma veſte dans une heure, ou ce que ſi c'eſt prêt, vous ſavez ben ce que je vous ai dit pour vos mailles,... ne vous inquiettez pas, allez... & pis vous verrez... Sans adieu, Mamzelle. (*Il s'en va.*)

SCÈNE II.

PERRETTE, Madame SIMON, *venant de la Chambre.*

Madame SIMON.

HE ben donc lambine! arrive-tu, avec ce ſavon?

PERRETTE.

Le v'là, Madame.

Madame SIMON.

Allons, va-t'en ben vite la dedans me ſavonner ſte robe qu'eſt à tremper de pis l'matin..... Moi je vas finir de nétoyer le manteau de ſt'Abbé qu'on doit venir chercher tantôt.

PERRETTE.

Madame, y a auſſi une veſte d'un pauvre diable qu'eſt ben preſſé.

Madame SIMON.

Ah! ben oui, preſſé! qu'il attende, quittez donc tout ben vite. Pardi, pardi! Chacun ſon tour. Allons, allons, fais ce qu'on te dit, & donne-moi ce manteau. Je l'ai promis pour ce matin. Y n'y a pus qu'à le repaſſer, chauffe-moi le fer.

PERRETTE.

En v'là un ſus l'réchaud,

Madame SIMON.

C'eſt-bon, va ſavonner.

PERRETTE.

J'y vas, Madame. (*à part, en s'en allant.*) Je parlerons au Bourgeois quand y rentrera.

SCÈNE III.

Madame SIMON, *ſeule.*

QUEUX diable de goût que ça ſent donc ce manteau ? Ç'à porte à la tête. Ces ferluquets d'Abbés, ç'à a toujours un tas d'odeurs dans leux poches. Ç'à s'approche des femmes, ç'à va aux toillettes. C'eſt queuqu'eſſence. La chaleur fait ſortir ça. C'eſt fort comme tout.

SCÈNE IV.

Madame SIMON, SIMON *rentre avec un paquet.*

SIMON, *à lui-même.*

MAIS jarnigoy ! ce n'eſt-y pas un ſort donc ça !

Madame SIMON.

Qu'eſt-ce que t'as donc à gronder, Monſieur Simon ? Eſt-ce qu'on ne t'a pas donné d'argent ?

SIMON.

De l'argent? non mais en place on m'a dit des ſottiſes.

Madame SIMON.

Des ſottiſes! & pourquoi donc ça?

SIMON.

Je te dis que ça me paſſe, moi, faut qui gn'y ait queuque choſe là-deſſous que je ne conçois pas. Vois-tu ſt'habit que je rapporte?

Madame SIMON.

Eh bien! après.

SIMON.

Sens-le.

Madame SIMON.

Ah! c'eſt ſingulier.... quiens vois-tu ce manteau?

SIMON.

Eh bien?

Madame SIMON.

Flaire.

SIMON.

Ah! ſarpedié.

Madame SIMON.

C'eſt la même choſe.

SIMON.

Mais, dis-moi donc un peu toi, d'où diable eſt-ce que ça vient-y?

Madame SIMON.

Je n'y comprend rien; ça ne ſeroit pas du muſc queuquefois échauffé.

SIMON.

Bah! du muſc! ſurement non, n'y de l'ambe non pus va, & pis ce Monſieur dit que c'goût-là n'étoit pas dans ſon habit avant.

Madame SIMON.

C'eſt peut-être auſſi dans les drogues que t'emploies. Faudroit prendre garde au moins.

SIMON.

Queuque-tu me chantes dans mes drogues, quiens de pis le tems que je travaille, tu vas m'apprendre.... y a queuque choſe là-dedans qui n'eſt pas naturel, je te dis.... qu'eſt-ce qu'eſt venu ici pendant que j'étois dehors?

Madame SIMON.

Il eſt venu d'abord s'te petite couturiere qui a apporté ſon déshabillé d'indienne qu'alle s'eſt roulée dans l'herbe avec, au pré S. Gervais; il eſt tout taché.

SIMON.

Oh! ben, ben! je l'y ſavonnerons, avec une petite leſſive y n'y paraîtra pas, après.

Madame SIMON.

Y a encor-là l'habit d'un Milord qui étoit à parler d'affaires avec une Danſeuſe ſur le Théâtre; il y a tombé un lampion deſſus.

SIMON.

Auſſi, pourquoi va-t-il ſe fourer-là? On dit qui gn'y a rien de ſi tachant que ces couliſſes!

Madame SIMON.

La petite voiſine delà devant a auſſi apporté ſa robe de nôces.

SIMON.

Bah! eſt-ce qu'elle eſt déjà tachée?

Madame SIMON.

Al a été au bal avec à ce qu'al'dit, on l'y a fait prendre des confitures, des glaces.... ſi ben qu'a l'a tout paiſſé ſa garniture.

SIMON.

Ah dame! vla le danger qui y a à être ſur ſa bouche. C'eſt pas la premiere qui s'y eſt attrapée

va. Eh ! dis donc ? la beſogne que je t'avais laiſſée eſt-elle faite ? M'as-tu dégraiſſé le dos de ſt'Avocat?

Madame SIMON.

Oui on y a reporté ce matin.

SIMON.

M'as-tu ſavonné le côté gauche de ce faraud qui fait toujours chapeau ſous le bras?

Madame SIMON.

Y a beau tems. J'ai décraſſé auſſi le frac de ce Gaſcon.

SIMON.

C'eſt une bonne pratique que celui-là! N'eſt-ce pas déja ſa cinquième leſſive ?

Madame SIMON.

Oui, ma foi. S'il le rapporte encor, j'ai ben peur qu'il ne reſte tout entier dans la chaudiere.

SIMON.

Ma foi c'eſt ſon affaire.... A propos, l'habit de ce Procureur, il falloit le ben ſoigner celui là. Tu ſais qu'il eſt difficile comme tout à ſervir.

Madame SIMON.

Ah ! c'eſt que ces Meſſieurs-là vois-tu ſe connoiſſent en dégraiſſage.

SIMON.

Allons, mets-moi tout ça à part, pour quand on le viendra chercher que ça ſoit prêt. Je vais travailler là-dedans.

SCÈNE V.

Madame SIMON, Mademoiſelle COURTOIS, UN SUISSE, *entrant un peu après.*

Mademoiſelle COURTOIS.

VOTRE ſervante, Madame Simon, je viens chercher la robe de Madame.

Madame SIMON.

Ah! la vlà, Mamzelle, j'allois vous la reporter.

LE SUISSE.

Dire cin peu, vous Matame ou Mamzelle, l'y être ici la dégraiſſeur?

Madame SIMON.

Oui, voulez-vous lui parler?

LE SUISSE.

Non, ché fouloir que lui parle pour moi.

Madame SIMON.

Eh ben! y va venir. Qu'eſt-ce qui vous faut?

LE SUISSE.

Auparavant faire moi la plaiſir prendre foul ein priſe tabac.

Madame SIMON, *prenant du tabac.*

Après, voyons?

LE SUISSE.

Ein petite moment. Matemoiſelle encor faire moi l'honneur prendre auſſi.

Mademoiſelle COURTOIS.

Je le veux bien, Monſieur, & je vous remercie.

LE SUISSE.

Pon, afale, ſort. (*Madame Simon éternue*) Ah! gouth! à preſſent faire la plaiſir pour moucher ein peu.

Mademoiſelle COURTOIS.

Il eſt divertiſſant; mouchons-nous pour voir.

Madame SIMON.

Mais, où ce que tout ça nous menera enfin?

LE SUISSE.

Faire toujours; nous rire ben après.

Madame SIMON.

Allons, voyons donc.

(*Elles ſe mouchent à diverſes repriſes aux commandemens du Suiſſe*).

LE SUISSE.

Fort.... encor .... aſſez.

Mademoiſelle COURTOIS.

Eh bien! que faut-il faire à préſent?

LE SUISSE.

A ſt'heure recarte vous ici. (*Il montre une culotte.*)

Madame SIMON.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ça?

LE SUISSE.

Fous connaitre pas?

Madame SIMON.

Pardine, c'eſt....

LE SUISSE.

Juſtement; vot'mari rendre pour moi hier, faire la plaiſir toutes les teux pour ſentir là-tetans.

Madame SIMON, *à part.*

Ah! je me doute de ce que c'eſt.

LE SUISSE, *à Mlle. Courtois.*

A fous, Matemoiſelle.

Mademoiſelle

Mademoiſelle COURTOIS, *le repouſſant:*

Laiſſez donc: cela ſent mauvais.

Madame SIMON.

Pardine, c'eſt aſſez naturel.

LE SUISSE.

Non Matame, l'y être pas naturel là-tetans. J'afre taché ça à l'exercice afec ein cartouche. L'odeir la poudre à canon l'y être ein pon l'odeir; l'y être la parfum pour les braves ſoldats, ... mais celui-ci l'y être l'odeir pour l'ennemi quand il afre peir.

Mademoiſelle COURTOIS, *qui a développé ſa robe, dit au Suiſſe,*

Eloignez-vous donc, ça ſe communique.... on diroit que ma robe ſent de même.

Madame SIMON.

Ah! nous voilà perdus.

Mademoiſelle COURTOIS.

Mais effectivement; je ne ſais ſi je me trompe. (*au Suiſſe*) Voyez donc vous-même.

LE SUISSE, *flairant la robe.*

Ia l'y eſt auſſi.

Mademoiſelle COURTOIS.

Madame Simon qu'eſt-ce que cela veux donc dire?

Madame SIMON.

Ma foi, Mademoiſelle, je n'en ſais rien.

Mademoiſelle COURTOIS.

Ah! bon Dieu! voilà une robe abîmée! je ne la reprendrai pas comme cela Madame Simon.

Madame SIMON.

Mais ma chere Demoiſelle, comment voulez-vous donc que je faſſe?

Mademoiſelle COURTOIS.

Tout ce que vous voudrez; mais je ne l'emporterai pas. Je vais avertir ma maîtreſſe, elle la prendra ſi cela lui convient. (*Elle ſort*).

SCÈNE VI.

Madame SIMON, LE SUISSE, SIMON.

SIMON.

AH ! bon jour camarade. (*à ſa femme.*) Qu'eſt-ce qui s'en va-là?

Madame SIMON.

Ah! y a ben autre choſe va. C'eſt Mademoiſelle Courtois pour la robe de ſt'e Comteſſe qu'eſt gâtée ; & pis v'là M^r. qui n'eſt pas content non pus.

LE SUISSE.

Non cherny, je l'y être pas content.

SIMON.

Bon, bon, camarade, faut paſſer par là-deſſus, pour un peu d'odeur, un ſoldat n'eſt pas ſi délicat.

LE SUISSE.

Comment fentretiaple ! télicat!... apprendre ſous qu'ein l'odeir comme celui-là, il deshonore l'uniforme.

SIMON.

Mais au bout du compte, je ne ſuis pas reſponſable de tout ça, moi, y a longtems que je travaille. Je connois mes drogues, je fais l'ouvrage moi-même. Ainſi arrangez-vous, ceux qui ne ſont pas contens n'ont qu'à ſe plaindre.

LE SUISSE.

Qu'appelle-tu plaindre?... voir ben camarate, la plainte l'y être là. (*montrant ſon ſabre qu'il a tiré à moitié.*) Charnitiaple!

Madame SIMON, *effrayée.*

Au ſecours.... à la garde...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PERRETTE, *accourant.*

PERRETTE.

Eh ben! eh ben! quoi qu'y a donc?

Madame SIMON.

Allez ben vîte Perrette, allez chercher la Garde, le Commiſſaire....

LE SUISSE.

Ah! terteiffle! la Carte, la Commiſſaire, la tiaple... après fous l'y afre raiſon. Ché penſir pas tout de ſuite. Ch'aller moi-même pour chercher la Commiſſaire, ch'apporte ici; & quand il n'a pas faire moi chuſtice, ché parle après pour toi. Atieu camarade, tout à l'heure je reviendre dégraiſſer ton poutique. (*Il s'en va.*)

SCÈNE VIII.

SIMON, sa FEMME, PERRETTE.

SIMON.

MAIS d'où ça peut-y donc provenir ? Faut que je dérangions la boutique, pour voir un peu ce qui occasionne ça. Perrette, tu n'aurois pas idée de queuqu'chose toi ?

PERRETTE.

Ah ! ma fine non... à moins que ça ne soit queuquefois d'une veste qu'on a apporté l'aut'soir, que j'avons oublié de vous en parler.

SIMON.

Une veste ! & où que c'est que tu l'as fourée ?

PERETTE.

Par là, dans s'tas d'hardes qu'étoit dans le coin.

Madame SIMON.

Voyons donc un peu, pour que je voie à voir ça. (*Ils dérangent toutes les hardes.*) Ah ! quiens not homme, c'est p'tête ça ?

(*Elle lui montre une veste.*)

SIMON.

Voyons, donne. Ah ! ſarpedié ! v'la le tuyau-tem. (*à Perrette.*) Comment, miſérabe, t'es aſſez idiote pour me mettre une vilainie comme ça à travers mes habits, que v'la tout qu'eſt empoiſonné à ſtheure-ci ?

PERETTE.

Dame, Monſieur, j'avons cru ben faire.

Madame SIMON.

Mais, groſſe bête que vous êtes, eſt-ce que vous ne ſentiez rien, donc, quand vous avez pris ſte veſte ?

PERRETTE.

Pardon, excuſe, Madame. Je ſentons aſſez d'habitude, mais j'équions enchifernée ce ſoir la.

SIMON.

Ah ! la malheureuſe ! quiens, ote-toi de devant moi, car je t'étranglerois, vois-tu ? (*à ſa femme.*) Gn'y a pas à dire non. Je ſommes dans not tort. J'avons gâté les habits de tout ce monde.

Madame SIMON.

C'eſt ſte chienne de veſte qu'eſt cauſe de tout ça. Tenez.

SIMON.

Ote-là d'ici, ta maudite veſte, & que le dia-

ble la puiſſe emporter. (*Madame Simon jette la veſte par la fenêtre.*) (*à Perrette.*) Et toi, coquine, tu me le paieras. Voyez un peu s'il eſt poſſible d'être auſſi étourdie que ça.

PERRETTE.

Dame, Monſieur, le ſoir comme ça....

SIMON.

Tiens, tais-toi, crois-moi... Va faire ton paquet & apporte-moi tes comptes, c'eſt ton pus court. Va t'en l'y regler ça, Madame Simon... Je ne m'étonne pus à préſent. (*Madame Simon & Perrette ſortent.*) Quiens ! qu'eſt-ce qui vient encore.

SCENE IX.

SIMON, JANOT.

MONSIEUR, c'eſt-y vous-même que j'ai l'honneur de parler qu'êtes le dégraiſſeur ?

SIMON.

Oui, quoique vous me voulez ?

JANOT.

Moi ! oh ! je viens exprès pour queuque choſe, peut être.

SIMON.

Mais encore ! de queux part ?

JANOT.

Bon ! de queux part ? Et pardi, de la mienne. Eſt-ce qu'on ne vous a pas parlé de ça, ſte Demoiſelle, avec ſon ſavon de tantôt que j'y ai donné l'autre ſoir ma veſte.

SIMON.

Ah ! ah ! un petit inſtant. Quoique vous me dites donc là ? Vous venez pour eune veſte.

JANOT.

Eh ſurement, où ce qu'il y a t'eu un petit accident dont ce que je viens la rechercher.

SIMON.

Dites-moi donc un peu, pays, quoi qu'il n'y avoit donc ſus vote veſte ?

JANOT.

Eh ben ! eſt-ce qu'on vous l'a pas dit ? c'eſt des taches comme j'ai expliqué à votre fille .... de camboui.

SIMON.

De camboui ... ne vous trompez vous pas ?

JANOT.

Quiens, regarde donc ; comme il fait là le

malin ? comme s'il ne l'avoit pas ben vu par lui-même, ce que c'étoit ?

SIMON.

Ah ! je commence à me douter de queuque choſe.

JANOT.

Pardine ! le gros ſorcier ! c'eſt ben difficile.

SIMON.

C'eſt ſte vilaine veſte que....

JANOT.

Vilaine ! oh mais y ne faut pas mépriſer da, parce que c'etoit un préſent qui m'avoit apporté au jour de l'an, mon parrain, pour mes étrennes de quatre lieues, dans un pot de chambre, où ce qu'il étoit venu tout exprès.

SIMON.

Mais je dis c'eſt ſte veſte qui ſentoit ſi fort ?

JANOT.

Oh oui ! pour ça, par exempe, on peut ben dire que je n'avois pas été manqué, pas vrai de ce coup là ?

SIMON.

Ah ! je nous y vlà donc ! comment ! vilain indigne que vous êtes, c'eſt donc vous qui apportez des veſtes comme ça pour dégraiſſer ?

JANOT.

Eh pardi oui, c'eſt moi-même. Falloit-il pas la garder comme ça ?

SIMON.

Comment, vous n'avez pas de honte ?

JANOT.

Quiens, de la honte pour faire enlever une tache ?

SIMON.

Une tache, une tache, on ſe tache pas avec ces choſes là.

JANOT.

Queux chien de conte ! quand on voudra ſe faire tacher, faudra t'y pas venir vous demander avec quoi ?

SIMON.

Eh ! ventrebleu, y n'y a que des cochons & des malpropres qui s'arangent comme ça.

JANOT.

Malpropre, toi-même. Voyez donc un peu comme il eſt difficile ! & c'eſt ça ce qui te fait vivre, les malpropres.

SIMON.

Malpropre tant qu'on voudra, mais encore on ne ſe tache pas avec de certaines choſes que...

JANOT.

Et je veux me tacher avec ça, moi, là. Chacun a ſon goût. P'tête... Vous n'êtes pas Dégreſſeur pour rien, au bout du conte.

SIMON.

Eh ben ! tache toi avec le diable ſi tu veux, va te promener.

JANOT.

Promener ! oui, je viens exprès la chercher pour y aller, ma veſte, à la promenade ; eſt-elle prête ?

SIMON.

Ta veſte ? oh ! ma foi, elle eſt peut-être bien loin à l'heure qu'il eſt.

JANOT.

Ah ça ! queuque ça veut donc dire ſte façon là, avec quoi que vous me parlez ? c'eſt-y que vous vous en moquez, dites donc un peu, Monſieur, de moi ou de ma veſte.

SIMON.

Je te dis qu'elle eſt loin, ta veſte, ſi elle court toujours.

JANNOT.

Comment ! ſi alle court ! mais jerni, je crois ben qu'alle ne doit pas courir, entendez-vous ben ça qu'avec mes pieds, ou ben, c'eſt que... je vous la ferai payer, moi, la courſe qu'elle fera.

SIMON.

Toi ?

JANOT.

Oui dà moi. Oh ! c'eſt que je ne ſuis pas ſi bête, non à préſent de pis que je fréquente Dodinet, comme j'étois les autrefois.

SIMON.

Oh ça ! écoute-moi. Je n'ai pas dégraiſſé ta veſte, mais ſi tu ne t'en vas pas bientôt, je te vas dégraiſſer les épaules, entens-tu ben ça ?

JANOT.

Oui dà ! c'eſt pas de ton métier ça, mais pis que tu le prens par là, j'allons voir ça. Commence toujours par me rendre ma veſte, ou ſi non....

SIMON.

Queſt-ce que tu feras ?

JANOT.

Qu'eſt-ce que je ferai ? tu le verras.

SIMON.

Eh ben ! voyons donc ; ma femme l'a jettée par la fenêtre, ta veſte, & le diable l'a emportée depuis.

JANOT.

Ah ! ſainte Bethanie ! tu l'as jetté par la fenê-

tre ! une veſte de Saint-Germain, que mon parrain m'avoit donnée au bout de ſix mois, de ſon onque, qui ne l'avoit portée que deux ans, qu'alle étoit toute flambante neuve.

SIMON.

Va, va, conſole-toi; alle ſe nétoira dans queuque ruiſſeau.

JANOT.

Dans queuque ruiſſeau ! ah ! jarny, ça me ſe tourne tout mon ſang ... mais ne crains pas qué j'en ſerai la dupe, non. Je te rendrai celle là, quand tu me rendras la mienne.

(*Il s'empare d'un paquet.*)

SIMON, *ſe jettant ſur lui.*

Ah ! coquin, tu me voles.

JANOT.

C'eſt toi qui me voles, moi, je reprens mon bien. (*Ils ſe battent.*)

SCÈNE X.

Les Acteurs précédens, Madame SIMON.

Madame SIMON.

EH ben ! queux train que c'eſt donc là ?

SIMON.

Quiens, femme, vla l'homme à la veſte.

Madame SIMON.

Quoi, c'eſt vous qui....

JANOT.

Sans doute ! c'eſt moi. Allez-vous pas fourer vot' nés la auſſi vous?

Madame SIMON.

Oh ben ! vous ne riſquez rien.... Comment, c'eſt vous qui vous accommodez comme ça ?

JANOT.

Quiens, Madame Propet. Paſſez donc un peu ſous une fenêtre pour voir, & pis que tout d'un coup un queuq'zun ſans rien dire ſus vote robe, comme à moi, pan, vous auriez le nez caſſé après... J'emporte ça toujours.

SIMON.

Arrête-le. Ferme la porte, ma femme.

SCÈNE XI.

Les Acteurs précédens, LE SUISSE.

LE SUISSE.

CH'apporte la Commiſſaire, nous voir à ſt'hure.

JANOT.

Le Commiſſaire ! ah ! jerni, je me ſauve.

LE SUISSE.

Où ce que toi allir ? qu'eſt-ce que l'y être là ?

JANOT.

Monſieur, c'eſt un coquin qui ne veut pas me rendre ma veſte.

LE SUISSE.

Pon. L'y être un fripon encore avec moi. Reſte la auſſi, toi. Tout à l'heure faire ton plainte.

JANOT.

Oh non pas, Monſieur, je ſais trop ben ce qu'en vaut l'aulne des plaintes, à préſent.

SCENE

SCÈNE XII.

Les Acteurs précédens, LE CLERC DU COMMISSAIRE.

LE CLERC.

Eh bien ! Madame, qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela ? Voilà pluſieurs perſonnes qui ſe plaignent de vous. On dit que vous employez de mauvaiſes drogues, & que vous mécontentez toutes vos pratiques. Si cela continue, on ſera obligé de faire fermer votre boutique.

LE SUISSE.

Ia fermé ſon boutique ; mais auparavant il payir mon cullotte.

JANOT, *au Suiſſe.*

Oui, & ma veſte auſſi, Monſieur.

Madame SIMON.

Ah ! Monſieur le Commiſſaire, ce ſont de mauvaiſes langues...

LE CLERC.

Madame, il n'eſt pas queſtion de nier, il faut répondre ſur les faits.

SIMON.

Oui, oui, Monſieur. Tais-toi, femme, laiſſe-

moi parler. Vla la vérité de tout, Monſieur, mes drogues ſont bonnes, mais tout ça eſt venu par un équiproco que c'eſt ce petit drole là qu'en eſt cauſe.

LE SUISSE, *à Janot.*

Terteiffle ! toi l'y afre caté mon culotte.

JANOT.

Moi, Monſieur, ça n'eſt pas vrai.

LE CLERC, *le reconnoiſſant.*

Ah ! c'eſt toi. Que fais-tu donc là ?

JANOT.

Ah ! Monſieur, vous êtes ben bon de me reconnoître ! c'eſt que ſous votre reſpect, vous ſavez ben le conſeil d'un écu que vous m'avez donné l'aut' fois de ſix francs pour ſt'avanture que vous m'avez dit, va te nétoyer.

LE CLERC.

J'entens. Tu as apporté ta veſte ici ?

JANOT.

Oui, Monſieur. Que c'eſt d'Odinet qui me l'a t'indiqué, & à préſent y me dit qu'on l'a jetté dans le ruiſſeau, ſa femme !

LE CLERC.

Comment ! comment m'arranges-tu cela ?

SIMON.

Ecoutez-moi, Monſieur, vla juſtement l'affaire. Ste maudite veſte étoit toute....

JANOT.

Y n'y a pas beſoin de mettre les i ſur les points. Monſieur le Commiſſaire ſait ben.

LE CLERC.

Oui, oui. Achevez.

Madame SIMON.

Eh ben, Monſieur, ſte chienne de veſte s'eſt trouvé fourée parmi les hardes qui étions là, & elle a tout équipé, que les pratiques s'en plaignent à préſent.

LE CLERC.

Ah! dame, c'eſt votre faute. C'étoit à vous à avoir ſoin de ne pas mettre cette veſte avec les autres effets. Vous avez tort.

LE SUISSE.

Aſſurément. Mon culotte n'afre point affaire avec ſon veſte.

JANOT.

Et par vengeance contre ma veſte, il dit à préſent qu'il l'a jettée dans la rue.

LE CLERC.

C'eſt encore un autre tort que vous avez.

SIMON.

Ah! ventrebleu, vla eune belle journée que j'avons fait là. Queux reſſources y a t'y donc à ça?

LE CLERC.

Il n'y en a pas d'autre que de réparer votre

étourderie. Donnez une veſte à ce garçon en place de la ſienne, & ſi l'odeur des effets endommagés ne paſſe pas, vous ſerez obligé de les payer.

LE SUISSE.

L'y être ein pon chuchment. Grand merci, Monſir. (*à Simon.*) Sans atieu, camarate, che cours encor pour l'exercice, & je laiſſe ici la paquet. Temain nous finir enſemplement. Atieu, Monſir la Commiſſaire. (*Il s'en va.*)

SCÈNE XIII.

Les Acteurs précédens, hors le Suiſſe.

JANOT, *au Clerc.*

MONSIEUR ſe reſſouviendra ben que ce n'eſt pas moi qui ai entamé la plainte ſte fois-ci.

LE CLERC.

Oui, oui; c'eſt par ricochet. Il ne t'en coutera rien, au contraire. Allons, Monſieur Simon, mettez-vous à la raiſon, & promettez à ce garçon de le dédommager.

SIMON.

Eh ben! puiſqu'il le faut....

JANOT.

Ah ! ce n'eſt pas la peine qu'il me promette. Je le tiendrai ben quitte, pourvu qu'y me donne...

Madame SIMON.

Monſieur le Commiſſaire, je ne demandons pas mieux que de nous exécuter. Mais c'eſt ben malheureux pour nous, toujours.

LE CLERC.

Toutes ces réflexions là viennent trop tard. Il falloit les faire auparavant. Croyez-moi, finiſſez, & que cela vous ſerve d'avis pour une autrefois.

SIMON.

Eh ben ! j'ai là dedans un petit habit tout neuf d'un faraud qui m'emporte encore de l'argent. Venez vous-en l'eſſayer. Si y vous va, je vous le donnerai. Je ne peux pas mieux dire.

JANOT.

Ah ben ! comme ça je frons bentôt d'accord. Je n'ai pas pus de fiel, moi, au ſujet de ma veſte qu'un pigeon, pourvu que j'en aie une meyeure, c'eſt tout d'même.

LE CLERC.

Allez, allez vous arranger, & une autrefois Monſieur Simon, faites en ſorte qu'on n'entende plus rien dire contre vous.

SIMON.

Oh ! j'y prendrons garde allez ; ça me vaut une bonne leçon.

JANOT.

Et moi, Monſieur le Commiſſaire, drès que j'en aurai d'autres à faire des plaintes, je vous promets ben que je n'irai pas à d'autres qu'à vous.

LE CLERC.

Je vous ſuis obligé de la préférence.

SCÈNE XIV.

Les Acteurs précédens, hors le Clerc.

SIMON, *bruſquement à Janot.*

ALLONS, marche là dedans.

JANOT.

Oh ! mais ne brutaliſe pas dà ; car il n'eſt pas encore loin. Je te ferais donner une redingote pour les intérêts, moi.

(*Ils entrent au fond.*)

SCÈNE XV.

Madame SIMON, L'ABBÉ, *donnant le bras à* LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

EST-CE vous qui êtes Madame Simon ?

Madame SIMON.

Pour vous obéir, Madame.

LA COMTESSE.

Que veut dire ma femme de chambre, d'une robe qu'elle a apportée ici & que vous avez gâtée.

Madame SIMON.

Hélas ! Madame, c'eſt un ben grand malheur ou ce que n'y a pas de not' faute que v'là deja ben d'l'argent que je perdons par rapport à çà, & que je ſommes ruinés. Si vous n'avez pas pitié de nous.

L'ABBÉ.

Mais qu'eſt-ce que c'eſt donc que cet événement? Qu'eſt-ce qui vous arrive ?

Madame SIMON.

C'eſt par la faute d'une malheureuſe fille de

boutique qui a mêlé des effets, où-ce que çà s'eſt corrompu l'un pas l'autre.

L'ABBÉ.

Comment donc! Mais c'eſt une avanture que tout cela. Je vois d'ici, Madame la Comteſſe, que vous en ſerez pour votre robe. Mais à propos de cela, dites-moi donc la bonne, vous avez un manteau ici à moi.

Madame SIMON.

Hélas! M. l'Abbé, votre manteau....

L'ABBÉ.

Comment donc?

LA COMTESSE.

Ah! l'Abbé, voilà un hélas de mauvais augure, & je crois que la fatalité n'aura pas épargné votre manteau?

L'ABBÉ.

Expliquez-vous donc, Madame Simon. Eſt-ce qu'il eſt auſſi perdu ce manteau?

Madame SIMON.

Perdu! oh non, Monſieur, ſinon que vous y trouverez un peu d'odeur.

L'ABBÉ.

Oh! pour de l'odeur, ſi elle n'eſt pas trop forte... (*à la Comteſſe.*) Madame on eſt accoutumé aux odeurs à préſent..., voyons donc.

Madame SIMON.

Le v'là, Monſieur.

L'ABBÉ.

Ah ! fi donc, quelle horreur ! Vous appellez cela de l'odeur, Madame Simon ?

Madame SIMON.

Dame, mon cher Monſieur, je vous dis que c'eſt un ſort qu'on nous a jetté.

L'ABBÉ.

Non parbleu, ce n'eſt point un ſort ; c'eſt bien de... En vérité, Madame la Comteſſe, ce ſont des effets perdus entierement, abimés ſans reſſource.

LA COMTESSE, *d'un ton dur.*

Vous êtes une femme bien mal-adroite, Madame Simon, c'eſt une mauvaiſe plaiſanterie que vous nous faites là.

Madame SIMON.

Ah ! ma chere Dame, ne vous fâchez pas contre moi. La tête m'en tourne, du chagrin que j'en ai. M. l'Abbé, intercédez pour nous. Je vous en ſupplions. Je ne ſommes pas à notre aiſe. Mon mari & moi, je ne feſons que de nous établir. J'avons déjà un enfant en nourrice & pis un autre qui s'avance.

SCÈNE XVI.

Les Acteurs précédens, SIMON, JANOT, *en habit de Joket.*

SIMON, *à Janot.*

LA, vous v'la ben comme çà.

Madame SIMON.

Ah not'homme ! viens-t'en m'aider à fléchir ſte bonne dame, quiens c'eſt à elle la robe.

SIMON.

Hélas, Madame, je n' ſçavons comment réparer çà. Je ſommes un malheureux, vous êtes ben la maitreſſe de faire vendre ma boutique ; & encore çà ne nous acquittera pas... V'là ſtila qu'eſt cauſe de tout çà, tenez, & je viens encore de l'y rendre un habit en place de ſa veſte qui a empoiſonné tous vos effets.

LA COMTESSE.

Comment ! mais je crois que c'eſt Janot.

JANOT.

Oui, ſûrement, Madame, c'eſt ben moi, ben à vot' ſervice encore.

LA COMTESSE.

Mais voyez donc, l'Abbé, comme il eſt bien dans cet habillement-là !

L'ABBÉ.

Oui, il eſt tout à fait intéreſſant.

JANOT.

Ah ! Monſieur, c'eſt une marque de vot' part.

L'ABBÉ.

Mais Madame, ſi comme ils le diſent, cela provient de l'hiſtoire de M. Janot, ces pauvre gens ſont plus malheureux que coupables ...

Madame SIMON.

Ah ! M. l'Abbé, je vous en prions... ma chère Dame, c'eſt lui. (*Elle ſe jette aux pieds de la Comteſſe.*)

JANOT.

Moi, Madame. Mais je ſuis t'y cauſe moi, ſi çà ſe rencontre avec mon hiſtoire de l'aut' jour. Vous ſentez ben, M. l'Abbé.

L'ABBÉ.

Oui, oui, je ſens très-bien.

LA COMTESSE.

Ah ! l'avanture eſt trop drôle, j'en ris malgré moi. Raſſure-toi Janot, levez-vous, bonne femme,

& ne parlons plus de cela, mais une autrefois faites un peu plus d'attention.

SIMON.

Ah ! Madame, queux généroſité ! Ah Monſieur l'Abbé ?

L'ABBÉ.

Voilà qui eſt fini ; & pour n'avoir plus occaſion d'y penſer, M. Janot me fera l'amitié d'accepter ce manteau ?

JANOT.

Ah ! M. l'Abbé, que le ciel vous le rende.

LA COMTESSE.

Monſieur, les bons exemples doivent être ſuivis & je vous imite, écoute Janot, ſi tu veux faire ta paix avec Mademoiſelle Suzon, donne lui ma robe. Je t'en fais préſent.

JANOT, *tranſporté de joie.*

Ah ma chere Dame ! Eſt-ce t'y poſſible que tout çà ? Comment ! la robe de ſte belle Dame !.. Je n'en reviens pas moi... mais pour Mademoiſelle Suzon... je n'ai pas de rancune puiſque çà m'a valu tout çà, de la ſottiſe qu'elle m'a faite. Mais elle n'en tâtera que d'une dent, toujours.

LA COMTESSE.

Eh bien ! écoutes Janot ! puiſque tu renonce à Mademoiſelle Suzon, j'ai une autre propoſition à te faire.

JANOT.

De quoi que çà pourroit être, Madame.

LA COMTESSE.

Tu viens de faire ma conquête, avec cet habit là. J'ai cedé mon Joket à une de mes amies & ſi tu veux reſter avec moi en cette qualité, tu n'as qu'à monter derriere mon caroſſe, tes gages coureront dès ce moment.

JANOT.

Ah ! jarny, pas ſi bête, que de manquer çà, moi. Madame je vous prens au mot.

LA COMTESSE.

Venez avec moi l'Abbé ; je vais vous reconduire.

SCENE XVII & *derniere.*

SIMON, SA FEMME, JANOT, *émerveillé.*

SIMON.

Eh ben ! Suis-là donc imbécile.

JANOT.

Ah ! mordine, m'eſt avis que je rêve. Ce que c'eſt que de nous pourtant. Au moment qu'on

s'y attend le moins... & comme ça m'eſt venu encore !.. Des coups, l'hiſtoire de la fenêtre... mis à la porte... & pis v'là des préſens... des conditions... des Comteſſes !.. çà prouve ben qu'on a raiſon de dire ; A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

AU PUBLIC.

MESSIEURS.

Pour que Janot ſe trouve tout à fait content, il faut qu'il vous voie prendre autant de part au bonheur qui lui arrive, comme vous lui avez témoigné d'intérêt quand il a payé l'amende.

FIN.